Nous lisons aussi dans le *Supplementum:* « Toutes choses égales d'ailleurs, l'incarnation est pour l'âme une condition plus parfaite que la séparation d'avec le corps, parce que l'âme est la partie d'un tout, le composé... » (*qu.* 75, *art.* 1, *ad 4-m*). On n'en peut dire *autant* du rapport de l'âme à Dieu dans la vision béatifique sans incliner logiquement au panthéisme.

A l'appui de son commentaire sur le désir naturel (*Surnaturel*, pp. 467-471), le P. de Lubac cite un texte, p. 470 : « Il appert que toute substance intellectuelle tend, d'un désir naturel, à la vision béatifique ; elle n'en sera donc privée que par violence. » (*Contra Gentes*, lib. III, cap. 58 et 59). Or ce texte est, au vrai, tiré du chapitre 62 intitulé : « Ceux qui voient Dieu le verront toujours, » où est exposée la thèse que voici : la vision béatifique procurant aux élus la plénitude du bonheur, ils n'en pourraient être écartés que par violence. Et la suite du texte cité est celle-ci : « Celui qui fait violence est nécessairement le plus fort. Mais c'est Dieu qui est la cause de la vision divine. Puisqu'aucune force n'est supérieure à Dieu, il est donc impossible que violence soit faite à la vision des élus. Elle durera donc toujours. »

III. — EXIGENCE ET FINALITÉ

Appliqué à la vision béatifique le désir naturel dont parle saint Thomas n'équivaut certainement pas à une exigence de nature, à faire valoir en justice, ce qui serait, pourtant, s'il exprimait une nécessité existentielle. « La vie éternelle est un bien qui dépasse les exigences connaturelles *(proportionem)* de la nature créée, car elle dépasse sa connaissance et son désir. » (*I^a II^ae*, *qu.* 114, *art.* 2). Et le P. de Lubac entend bien d'ailleurs, lui aussi, exclure toute exigence du surnaturel.

Le P. de Lubac s'en explique à plusieurs reprises. (Lire notamment dans *Surnaturel*, pp. 481-494, la finale d'une haute élévation). L'auteur repousse toute *exigence* du surnaturel. « [...] Le surnaturel est l'objet d'un désir absolu quoiqu'inefficace, sans cesser d'être absolument gratuit. » (*Surnaturel*, p. 438) « [...] Il serait contradictoire d'exprimer un tel désir — désir du don comme don — par le terme *d'exigence*. Ce serait concevoir à son sujet l'idée d'une requête, d'une revendication [...] Il en est aux antipodes. Il est essentiellement humble — d'une humilité ontologique — plaçant l'esprit dans une attitude d'attente. » Etc. (*Surnaturel* p. 484) « S'il y a dans notre nature un désir de voir Dieu, ce ne peut être que parce que Dieu veut pour nous cette fin surnaturelle qui consiste à le voir. C'est parce que la voulant et ne cessant de la vouloir, il en dépose et ne cesse d'en déposer le désir dans notre nature. En sorte que ce désir n'est autre que son appel. Le monstre de l'exigence n'était donc qu'un fantôme. On s'évertuait à résoudre un faux problème. En réalité la question de l'exigence *ne se pose pas.* » (*Surnaturel*, pp. 486-87).

Aussi bien serait-il injuste d'affirmer que le P. de Lubac n'est pas en accord avec les données du magistère ecclésiastique.

Mais, — et ceci est une interprétation personnelle, faillible donc, — nous ne voyons pas comment le P. de Lubac peut logiquement accorder sa thèse avec le principe de finalité, avec le principe de la spécification par l'objet connaturel, tels que nous les concevons avec l'école thomiste, et, pensons-nous, avec saint Thomas lui-même (*I^a pars*, *qu.* 77, *art.* 3). Nous faisons nôtre cette formule de l'auteur lui-même : « Ce que la nature exigerait en son propre nom et de son propre fait, ne saurait dépasser la nature. » (*Surnaturel*, p. 490). C'est cela même que nous voulons dire. Nous posons donc le problème de la manière suivante :

1. OU BIEN une nature n'exige *aucune* fin, et elle a cessé d'être une nature (source d'activité, de pensée, de volonté),

2. OU BIEN elle en exige une, et alors :

a) OU BIEN elle exige la béatitude surnaturelle de la vision béatifique, comme sa seule destinée possible (ceci contredit le magistère et ruine logiquement le concept de nature créée),

b) OU BIEN, capable de cette béatitude surnaturelle, naturellement désirée et infiniment convenable, elle n'exige à proprement parler que sa félicité connaturelle (la contemplation de lui-même par l'ange, le bonheur des limbes pour l'homme), tout en restant *essentiellement* ordonnée à la vision béatifique au niveau de sa *capacité* profonde de nature intellectuelle — capacité qui se doit de nourrir un désir naturel, bien qu'inefficace, lequel n'a rien ni d'un « caprice », ni d'une exigence.

Le P. de Lubac écrit : « [...] Et à la condition de ne point réduire le désir de l'esprit à un appétit de la nature intellectuelle, on eût pu continuer également d'admettre, avec saint Thomas et toute la tradition dont il demeure l'écho, que le surnaturel est l'objet d'un désir absolu quoiqu'inefficace, sans cesser d'être absolument gratuit. » (*Surnaturel*, pp. 437-38). — Mais nous pensons précisément que cette ultime affirmation parfaitement juste ne s'explique au contraire qu'en fonction du désir de l'esprit, appétit de la nature intellectuelle contingente.

IV. — LE DÉSIR NATUREL DE LA VISION BÉATIFIQUE

Nous sommes d'accord avec le P. de Lubac quand il repousse si judicieusement « Trois exégèses du *desiderium naturale* » (pp. 475-80). Pour nous, comme pour lui (encore que notre thèse diffère dans sa modalité d'explication), le désir « inexigeant » du surnaturel est bien : 1° enraciné dans la nature, 2° essentiel et non velléitaire, 3° relatif à la vision béatifique. Voici comment, selon nous, du point de vue métaphysique.